
France-Algérie, la passion toujours...

Georges Morin

Régulièrement, depuis l'indépendance de l'Algérie, les responsables français relancent, à grand renfort de séminaires et de notes savantes, la question de savoir comment normaliser enfin les relations franco-algériennes "*trop souvent marquées par la passion*". C'est bien l'excès qui semble, en effet, amplifier en permanence les sentiments profonds ou les réactions épidermiques qui font la trame de nos relations.

Il convient de replacer d'abord ce constat dans le contexte plus large des relations entre l'Europe et le monde arabe. Un ancrage commun aussi ancien que profond dans la géographie, dans l'histoire et dans les modes de vie méditerranéens; le marquage indélébile par les Phéniciens¹ et les Romains; une rupture rapide entre la chrétienté et la nouvelle religion de Mohamed, à la fois héritière et concurrente; un entrelacs peu banal de conflits et d'échanges qui n'ont cessé tout à la fois de relier et de déchirer, depuis lors les deux rives de la mer commune; le souvenir lancinant de la grandeur arabo-musulmane qui a ressaisi les peuples arabes, une fois sauté la chape du califat ottoman, et qui les a opposés, aussitôt, aux puissances mandataires du Levant; les traumatismes de la colonisation et ceux de la décolonisation; l'épine douloureuse d'un Etat d'Israël planté au cœur du monde arabe, ainsi contraint de payer au prix fort l'anti-judaïsme de l'Europe; les affres du terrorisme auquel des mouvements de libération, voire des Etats, ont recouru à des moments divers de leur histoire; les rodomontades et les rancœurs liées à l'évolution du prix du pétrole; la domination impériale de ces champs du pétrole arabe par une Amérique triomphante entraînant une Europe velléitaire dans le combat douteux de la guerre du Golfe; même en ne retenant que ces quelques

Automne 1996

éléments, on perçoit déjà combien la toile de fond des relations euro-arabes est essentiellement tissée de passions!

Mais celles-ci vont se trouver encore "réchauffées", si besoin était, par les éléments propres au couple franco-algérien. Drôle de couple, en vérité, que celui de cette Algérie, somnolant sous la fêrule ottomane et soudainement agressée par l'armée d'un pays, lui-même secoué par un nouveau spasme révolutionnaire. La conquête, longue, difficile, d'un pays étrange et dont, pendant des décennies, les gouvernements français ne sauront trop quoi faire. Une terrible guerre de conquête, où l'on pille, où l'on rase, où l'on brûle tout ce qui résiste. Mais déjà, premiers germes d'ambiguïté, la fascination qu'exerce ce monde inconnu, arabe, berbère, musulman, sur quelques officiers lettrés, curieux de tout et qui vont, très vite, s'attacher à des degrés divers à la civilisation du vaincu. C'est ce type d'officiers que l'on verra, à la tête des "bureaux arabes", défendre bientôt la cause des Algériens face à la rapacité de certains civils.

Car, après maintes tergiversations, une ligne semble enfin se dessiner à Paris: on gardera l'Algérie. Et, pour ce faire, on choisit la voie de la colonisation de peuplement. Déjà, des soldats de Bugeaud se sont vu attribuer des terres. Puis ce sont des proscrits que l'on éloigne de France en les envoyant là-bas: les révoltés de 1830, ceux de 1848, ceux de la Commune. Quant aux Alsaciens et aux Lorrains, qui refusent la domination allemande, on leur offre aussi des terres en Algérie. Dès lors, le mouvement est lancé, la colonisation se développe et l'on voit affluer les exclus de la Méditerranée: d'Espagne, de France, d'Italie, de Malte, les paysans sans terre gagnent le nouvel Eldorado. Les conditions de leur installation sont souvent très dures, ils vivent comme des parias, sans l'argent et sans l'outillage promis, victimes de la maladie, soumis aux *razzias* des tribus spoliées.

Les Algériens, en effet, n'ont cessé de se révolter: soumis à cette guerre de conquête et à sa violence aveugle, humiliés, chassés de leur terre, troupeaux décimés, vergers et récoltes saccagés, ils n'ont de cesse de harceler les camps militaires et les villages naissants de la colonisation. Et ils ne font pas de quartier! L'armée, comme les civils, qui s'organisent en conséquence, répondent avec la même brutalité, marquant à jamais ce pays d'une culture de la violence dont on voit encore les effets de nos jours.

Mais la puissance coloniale impose finalement "sa" paix. La population européenne continue à s'accroître: outre les cultivateurs, qui forment le fond de ce peuplement, elle compte désormais parmi ses membres tous les éléments socio professionnels constitutifs d'une société moderne: des artisans, des industriels, des commerçants, des fonctionnaires. Cette société, si disparate dans ses origines, va gagner en homogénéité: grâce d'abord à la nationalité française, qui est systématiquement accordée à tous les immigrés de souche européenne; grâce surtout au développement de l'instruction publique qui joue pleinement son rôle intégrateur: le fils du communard, celui de l'Alsacien, ou celui du Maltais, vont tous à la même école, celle de Jules Ferry. Ils y seront bientôt rejoints par les juifs d'Algérie, considérés depuis 1830 comme des "indigènes", au même titre que les musulmans, mais que le

décret Crémieux de 1870 va naturaliser en bloc.

Cette mesure sera, tout de suite, considérée par les musulmans, comme une nouvelle vexation puisqu'on leur signifie par là qu'eux seuls ne sont pas dignes de la même "promotion" que leurs compatriotes juifs ou que les immigrés maltais. Et c'est bien une société d'*apartheid* qui va se développer en Algérie. Après le viol de la conquête, après les spoliations de terres, pratiquées avec constance, les Algériens musulmans doivent aussi subir l'humiliation insidieuse de la vie quotidienne. On permet certes la promotion sociale par l'activité économique, et des couches de petite bourgeoisie, voire de moyenne ou de haute bourgeoisie, apparaissent petit à petit chez les Algériens: agriculteurs, commerçants, professions libérales, ils s'imposent par leurs capacités mais n'en restent pas moins citoyens de seconde zone; des écoles dites "indigènes" leur sont chichement ouvertes² et, surtout, ils ne bénéficient pas des droits politiques³. Tout, dans le comportement de l'administration française et des civils européens rappelle sans cesse aux Algériens, quel que soit leur niveau de vie ou d'instruction, qu'ils appartiennent au peuple vaincu. C'est dans ces couches moyennes que naîtra le courant revendicateur moderniste, d'abord intégrationniste puis nationaliste, si bien incarné par Ferhat Abbas. Quant à la majorité des Algériens, petit peuple des villes mais surtout masses rurales, ils assument, souvent plus fort encore, leur lot d'humiliations. Et ils doivent affronter en sus la misère qui règne dans les bidonvilles et dans les campagnes.

Et pourtant... c'est dans ce climat de domination et de sourde violence que vont quand même s'établir des liens de toute nature entre les deux populations. A la campagne, ce sont, au mieux, des sentiments paternalistes qui animent tel ou tel "gros" agriculteur à l'égard de "ses" ouvriers agricoles. Mais la vie aux champs pourra aussi rapprocher les enfants dans des amitiés très fortes, que Jean Pélégri a si bien su traduire. En ville, la séparation fréquente des quartiers d'habitation, s'ajoutant à la ségrégation scolaire, ne favorisait guère les contacts. D'autant que la plupart des grandes villes, celles de la côte notamment (Oran, Alger, Annaba) étaient peuplées majoritairement d'Européens qui pouvaient, ainsi, pratiquement, vivre "entre eux". Il en allait différemment dans les grandes villes de l'intérieur comme Tlemcen, Tizi Ouzou, Constantine, ou dans les petites villes; là, la population était majoritairement algérienne où il était impossible d'ignorer l'"autre". Cela fut surtout perceptible après 1945 où l'unification du système scolaire allait favoriser, à partir des bancs de l'école, la naissance d'un sentiment, bien fragile mais prometteur, d'une possible communauté de destin.

Le tableau qui vient d'être brossé des relations entre les deux peuples de l'Algérie coloniale ne saurait rendre compte, à lui seul, des passions contradictoires qui animent les Algériens à l'égard de la France. Il y a certes la conquête, l'humiliation et l'*apartheid*. Il y a certes ces relations pour le moins complexes de la vie quotidienne. Mais il y a aussi d'autres visages de la France. On a déjà parlé des officiers des bureaux arabes. D'autres prendront la suite, animés des mêmes sentiments de respect et de sympathie pour les populations algériennes: on les trouvera dans l'armée,

mais aussi dans l'administration civile. Même minoritaire, leur attitude forcera à son tour le respect des Algériens. Et puis, beaucoup plus nombreux, il y a ces médecins et ces infirmières, ces professeurs et ces instituteurs, qui vont dispenser les soins et le savoir dans des lieux de plus en plus reculés, nouant avec les populations algériennes des liens d'une grand intensité et dont le souvenir perdure, de génération en génération. Il y aura enfin, bien sûr, et même s'ils n'étaient qu'une poignée, ces pieds-noirs, chrétiens, communistes, ou simplement passionnés de justice, qui soutiendront les nationalistes algériens, voire qui participeront à leurs côtés à la guerre d'indépendance.

La complexité de ces rapports humains difficilement noués sur la terre d'Algérie, explique en grande partie cet amour-haine si souvent ressenti envers les Français. Il en va de même pour les rapports que l'Algérien entretient avec " la France ". Car la France, c'est bien sûr la puissance occupante, avec son armée, son administration, ses tribunaux, tous tellement aptes à maintenir l'oppression, mais ce sont aussi, on l'a déjà souligné, ses dispensaires et ses hôpitaux, ses écoles et ses collègues. Et puis, pour les élites algériennes qui ont eu accès à l'école, la France c'est aussi celle de la révolution et de la Commune, la France émancipatrice des peuples et terre des droits de l'homme ! Et c'est souvent au nom de cette France des Lumières que des Algériens combattront un système colonial qui se situait aux antipodes de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Le divorce s'établira de façon tragique et éclatante le 8 mai 1945, le jour où la France fêtait sa libération et la capitulation du régime nazi. Alors que tant de soldats du Maghreb, et notamment des Algériens avaient pris part à cette victoire avec l'armée d'Afrique⁴, c'est une répression terrible qui s'abattit sur les manifestants de Sétif et de Guelma qui réclamaient "le pain et la justice " promis sur les champs de bataille. Des morts dans la foule, des représailles sur les Européens, et un nouveau massacre d'Algériens en réponse! Ce jour-là mourut aussi la dernière chance d'une évolution pacifique.

La guerre de l'indépendance allait bien sûr attiser les facteurs de rejet. A l'image de ce qu'avaient été les épreuves de force épisodiques depuis 1830, cette guerre fut, des deux côtés, d'une violence extrême: aux assassinats individuels et aux attentats collectifs, répondirent arrestations, tortures, exécutions, déplacements de populations, etc... A ce cortège d'horreurs quotidiennes que subirent, durant huit longues années, l'ensemble des populations algériennes, s'ajoutèrent entre 1961 et 1962, les plasticages, assassinats et sabotages de l'OAS.

Le paradoxe, qui ne laisse d'étonner, est l'attitude des Algériens envers les Français, au sortir de ce cauchemar, dès après l'indépendance. Il y eut, certes, le massacre aveugle d'Européens dans les rues d'Oran le 5 juillet 1962, il y eut certes les massacres de Harkis, mais, dans l'ensemble, la haine n'était pas au rendez-vous. Bien sûr, les 9/10 des Européens et des Juifs d'Algérie, avaient fui la terre natale, dans un mouvement de panique incontrôlée. Mais tous ceux qui restaient ne rencontrèrent en général aucun problème grave, et l'accueil réservé à ceux qui revinrent au fil des années, pour de brefs séjours, fut toujours empreint d'une exceptionnelle chaleur et d'émotions partagées. Trois explications sont généralement

avancées pour comprendre le pourquoi de ce comportement. C'est d'une part la violence récurrente dans laquelle se sont installées, depuis 1830 les relations de la France et de l'Algérie; dès lors, même huit années de guerre ininterrompue, s'en trouvaient quelque peu relativisées⁵. Par ailleurs, et dès le début de l'insurrection, le FLN avait bien pris soin de proclamer qu'il ne combattait pas contre les Français (il appelait même les Européens et les Juifs d'Algérie à rejoindre la lutte), mais contre un système colonial honni. Enfin, les liens multiples évoqués plus haut entre les populations de l'Algérie coloniale ont naturellement joué dans le sens de l'apaisement.

Lorsque l'on évoque les "passions" franco-algériennes, il convient, une fois tentée l'analyse des sentiments des Algériens envers la France et les Français, de porter son attention sur les sentiments des Juifs et des Pieds-noirs envers l'Algérie et les Algériens.

S'agissant des Juifs d'Algérie, rappelons d'abord que leur présence sur le sol maghrébin était séculaire. Juifs d'orient, issus de multiples exils, berbères judaïsés, ou juifs andalous, chassés d'Espagne par la Reconquista, ils formaient des communautés "protégées", comme partout ailleurs en terre d'Islam. Protégées et donc en situation d'infériorité et parfois menacées. Mais les Juifs algériens participaient activement à la vie économique et culturelle du pays, prenant notamment une part remarquable au maintien de la culture arabo andalouse.

L'arrivée des Français en 1830 fut néanmoins accueillie avec faveur puisqu'elle permettait de casser la domination de leurs "protecteurs". De même, les Juifs d'Algérie se précipitèrent-ils dans une démarche assimilationniste dès que le décret Crémieux les eut naturalisés (cf. supra). Et c'est donc dans le même mouvement que les Européens qu'ils s'exilèrent en masse vers la France au moment de l'indépendance. Mais les liens sont restés très forts envers le pays et la culture d'origine et nombreux, par exemple, sont les cercles où la culture arabo-andalouse est maintenue avec passion sur la terre de France.

Quant aux Européens, s'il est bien un registre qui s'impose pour caractériser leur relation avec l'Algérie, c'est encore et toujours celui de la passion. Passion pour une terre qui avait accueilli dans des conditions si pénibles, les ancêtres venus d'outre Méditerranée. Passion pour un pays qu'ils considéraient comme le leur, et qui était bien le leur...mais dont ils oubliaient trop souvent qu'il était aussi celui des Algériens. Passion aussi pour les hommes d'Algérie et pour leurs civilisations: combien d'universitaires pieds-noirs se sont illustrés dans les études de langue et de civilisation arabe, de langue et de civilisation berbère, dans les études musulmanes! Et ils y avaient bien du mérite, tant le système colonial tendait avec force, pour mieux justifier son œuvre "civilisatrice", à occulter tout ce qui avait séparé la chute des empires romain et byzantin (dont la France se voulait l'héritière en Afrique du Nord) de la conquête de 1830.

Passion, mais aussi angoisse plus ou moins consciente car, connue ou inconnue, la masse des Algériens était là, dont on savait bien qu'ils ne se résigneraient jamais à rester étrangers et dominés sur leur propre sol. Angoisse resurgissant à chaque mouvement, à chaque révolte, et qui

connut son paroxysme au fur et à mesure que se dessinait, dans les larmes et le sang, la marche inéluctable vers l'indépendances. Il aura manqué aux Pieds-noirs (ou du moins se trouvèrent-ils rapidement marginalisés par la guerre), des hommes comme Lafleur en Nouvelle-Calédonie, ou de Klerk en Afrique du Sud: des hommes de cœur et de raison, qui auraient pu "secouer" leurs compatriotes et leur montrer où était leur véritable intérêt. Au lieu de quoi, cette population, pourtant majoritairement composée de petites gens (le niveau de vie moyen de l'Européen d'Algérie était, en 1954, de 20% inférieur à celui du Français métropolitain) s'accrocha avec désespoir à de mauvais bergers, qu'animaient leurs seuls intérêts économiques ou l'espoir de conquérir le pouvoir en France, qui les précipitèrent dans la voie désastreuse de l'exil. Ce brutal déracinement, après huit années d'une guerre cruelle, a bien sûr laissé de profondes cicatrices, souvent génératrices de rancœur; tout est resté vif, le sentiment d'un sort injuste. Rancœur persistante chez les uns, tentative chez d'autres d'effacer un passé douloureux, ce sont là les réactions persistantes de nombreux pieds-noirs envers l'Algérie, mais aussi, chez beaucoup d'autres, et parfois chez les mêmes! un retour plus serein sur le passé, sur les causes profondes de ce drame collectif et donc la volonté de renouer les liens d'autrefois, de les ressourcer et de les approfondir à travers les voyages, les lectures, la musique, les relations avec les Algériens d'Algérie et les Algériens de France.

Après les Algériens et les Français d'Algérie, Juifs ou Pieds noirs, ce tableau des passions franco-algériennes serait incomplet si l'on n'évoquait pas l'attitude des "Français de France". Partageant les réminiscences et les fantasmes de l'Europe envers le monde arabe, que l'on évoquait au début de cet article, l'opinion publique française naviguait — et navigue toujours — entre le mépris du Pied noir ("*cet enrichi qui faisait suer les burnous et qui a donc bien mérité son sort*") et le mépris de "l'Arabe" ("*ce bon à rien qui "nous" a chassés d'Algérie et qui n'a qu'à se débrouiller au lieu de nous envahir*"). On dira qu'il s'agit là d'une caricature mais elle ne rend que trop compte, hélas, du tréfonds des réactions de l'opinion française envers l'Algérie. Ajoutons à cela le traumatisme de toute une génération d'appelés du contingent, amenés à faire une guerre dont beaucoup n'ont pas retiré une grande fierté, et dont on aurait bien du mal à leur expliquer la justification! L'installation définitive en France d'Algériens et de Maghrébins qui y réussissent leur intégration donne à ces sentiments, notamment en période de crise économique et sociale, une acuité évidente. Quand de surcroît, le fanatisme et l'intolérance étendent leur ombre sur l'Algérie et vont jusqu'à commettre des attentats sur le sol français, les passions se réveillent, suscitant à leur tour des réactions de fanatisme et d'intolérance de bien mauvaise augure (Madani-Le Pen même combat!). Mais, comme toujours, dans ce drôle de couple franco-algérien, les passions contraires cohabitent et les exemples abondent, réconfortants des actions de solidarité envers l'Algérie et les Algériens dans la tourmente.

Non, décidément, on voit mal ce qui permettra un jour de "banaliser" les relations de la France avec l'Algérie. D'autant qu'à tous les éléments évoqués ci-dessus, et qui ressortissent de la mémoire, s'ajoute la

persistance de relations humaines très étroites: quel Algérien n'a pas de famille ou d'ami en France? Qui peut encore ignorer le rôle de la télévision française, regardée chaque jour en Algérie, et y suscitant à nouveau de l'attraction et du rejet?

Non, ces deux pays, quoi que l'on dise, et quoi que l'on fasse, ne parviendront jamais à être totalement étrangers l'un à l'autre. La géographie et l'histoire en ont ainsi décidé. Ces deux pays ont vocation, l'un et l'autre, à servir de passerelle entre l'Europe et le monde arabe: zone de contact, zone de friction, ils devront bien, vaille que vaille, assumer chacun, assumer ensemble, cette mission aussi délicate que... passionnée.

Georges Morin est universitaire. Né à Constantine, il y a vécu jusqu'en 1966.

¹ Faut-il rappeler que dans la mythologie, la déesse Europe était la fille d'Agénoir, roi de Phénicie?

² Il faudra attendre 1945 pour que le réseau des écoles soit unifié. Et les statistiques officielles de 1954 révèlent qu'à cette date, seuls 10% environ des Algériens musulmans sont scolarisés. Un effort gigantesque, mais combien tardif, sera accompli entre 1956 et 1962 pour scolariser un maximum de jeunes Algériens.

³ Ce n'est qu'en 1958 que seront supprimés les fameux "deux collèges" électoraux, qui permettaient à une voix européenne de peser autant que dix voix "indigènes".

⁴ Une armée composée aux 2/3 de Maghrébins et d'1/3 de Pieds noirs, qui se battit victorieusement d'Alger à Berlin, libérant tout l'Est de la France, de Toulon à Strasbourg.

⁵ Cette violence peut être d'autant plus relativisée qu'elle fut aussi "interne" contre les Harkis bien sûr, mais aussi contre le mouvement rival du MNA (Mélouza) et même à l'intérieur des maquis FLN (l'assassinat d'Abane Ramdane et les "purgés" du colonel Amirouche entre autres).